

# Le calembour

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 13

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182263>

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 29 mars 1873.

**Plus de mort.**

Si l'on jette un coup d'œil sur la quatrième page de nos journaux, on est profondément touché de voir combien d'âmes compatissantes et désintéressées travaillent à raccommoder l'humanité. La *Revaldescière*, on le sait, a sauvé la vie à des personnes illustres ; elle a ramené à l'embonpoint nombre de malades qui n'étaient plus qu'un assemblage de peau et d'os ; elle a en quelque sorte ressuscité de pauvres êtres dont l'état navrant et désespéré avait désarmé toute science médicale.

La *pommade Dupuytren* est venue au secours de nombreuses têtes en proie à la chute des feuilles. Vous avez maintes fois remarqué des personnes dont la partie supérieure du crâne laissait voir à nu le cuir chevelu, tandis que la partie inférieure conservait une couronne de cheveux. Eh bien ! là où s'est arrêté le progrès du mal, là a commencé l'usage de la merveilleuse pommade. C'est assez dire que si ces malheureux l'avaient employée plus tôt, ils seraient encore possesseurs de cheveux vivaces et touffus.

La *farine mexicaine*, du docteur *Benito del Rio*, aliment réparateur, naturellement phosphaté et azoté, a pour elle l'attestation de 100,000 malades guéris, en cinq ans, de phthisie, de catarrhe, de bronchite chronique et de tous les désastres auxquels la poitrine est exposée. Cent mille malades en cinq ans, quel beau résultat !... cela fait au moins cinquante guérisons par jour, soit cent poumons ! Encore quelques années, et l'humanité tout entière pourra respirer.

Dirons-nous les miraculeux effets de la *pâte pectorale* de Klaus, ceux du *bitter ferrugineux* aux herbes des Alpes, de l'*eurhodine* de Brauns ou des *pastilles d'Ems* ? Faut-il démontrer comment le *papier Wlinsi* attire à la surface du corps tout ce qui le chicane au dedans ? comment la *veloutine*, ce grand succès du jour, rend à la peau la fraîcheur de la rose et le velouté de la pêche ? comment le baume de cheveux, du docteur *Wakerson*, à Londres, produit sur des places tout à fait chauves une nouvelle et forte chevelure, et, à des jeunes gens de 17 ans seulement, une belle et forte barbe ?... Est-il besoin de rappeler l'action bienfaisante du *sirop* et de la *pâte de sève de pin* chez ceux qui sont gripés ou atteints de coqueluche ?... Non, toutes ces merveilleuses drogues sont suffisamment connues et

appréciées par le bon sens de nos populations, témoin le nombre considérable de gens qui en avalent ou qui s'en frottent.

Mais nous devons malheureusement constater un fait : c'est que ces divers spécifiques n'ont pu, jusqu'ici, que réparer momentanément les désordres de notre fragile existence, tandis qu'on vient de trouver dans la Guyane une plante qui a la vertu d'entretenir les fonctions vitales indéfiniment, sans qu'il se produise ni usure, ni affaiblissement dans leurs organes. Cette plante, découverte par des voyageurs français dans l'intérieur du pays, a reçu le nom d'*herbe aux innocents*. La contrée est habitée par des peuplades sauvages, parmi lesquelles il n'est pas rare de rencontrer des individus qui ont plus de six cents ans. Cette étonnante longévité est entièrement due à l'habitude que ces naturels ont contractée, depuis un temps immémorial, de mâcher et savourer constamment la feuille charnue de l'*herbe aux innocents*, qui contient en abondance un suc des plus agréables au goût. Cette plante, destinée à mettre à néant tout ce que la médecine a fait jusqu'ici, ne tardera pas à être acclimatée dans le monde civilisé et à changer les destinées de l'humanité.

L. M.

Ne craiio pas que voutron histoire de la force d'au taba sai vretablia, mâ du que vo zite ein train d'ein contà, in vaitzé iena que pào alla avoué.

On paysan s'étai rontu lo bré aô gros d'ai zovradzo et sa fenna alla dé grand matin queri lo docteur. Quand l'arrevà ein vela lo mondo n'étai pas enco bin levà ; le trova onna serveinta que l'ai montra dé llien io cî docteur démauravé ; mâ noutra fenna sé trompé dé numéro et va fiéré à onn'otra porta. — Bondzo monsu lo docteur, vo demando bin pardon dé veni asse matin, mâ ié me n'hommo que sé rontu lo bré hier et vo mé farâi bin pliaisi dé veni lo lai rajusta. — Madame, je suis docteur en droit, et je vous prie.... — O bin, que dit la fenna sein lo laissi deré on mot de plie, va l'au diable, vo ne lai poudé rein, lé lo bré gautze ké brezi.

**Le calembour.**

Chacun sait que le *calembour* est un jeu de mots fondé sur deux acceptions différentes d'un même terme, ou sur une similitude de sons représentant un double sens, sans égard pour l'orthographe. L'o-

rigine du calembour se perd dans la nuit des temps. Si l'on en croit un historien de l'antiquité, c'est une femme, c'est-à-dire la plus incompréhensible de toutes les énigmes, qui a commis le premier calembour. Adam lui dit un jour : « Je suis le premier homme (*rhum*) du monde. — Ah ! bah ! répondit Eve qui, en ce temps-là, aimait déjà à contredire son mari, tu n'es cependant pas né à la Jamaïque. »

Le calembour fut très en vogue chez les Grecs et les Romains ; cependant, les Romains de la décadence ne le cultivèrent guère, et on le vit presque disparaître pendant toute la durée du moyen âge. Mais à l'époque de la Renaissance, le calembour renaquit de ses cendres. Rabelais, en France, Dante, en Italie, Schakspeare, en Angleterre, saupoudrèrent leurs œuvres de calembours.

A partir de cette époque, le calembour devint une fièvre, une épidémie, une rage ; les épiciers en inscrivaient dans leurs boutiques et le prirent pour enseigne : *A l'épis scié* ; un fermier de la Beauce fit écrire sur la porte de son écurie : *Honni qui mal y PANSE*.

Les calembours pullulent encore aujourd'hui dans tous les pays, mais c'est surtout en France qu'il faut en chercher les plus fameux spécimens. Le marquis de Bièvre en fut le grand vulgarisateur ; dès son jeune âge, il cultivait le calembour avec frénésie. Un jour, le roi Louis XVI le provoqua en lui disant : « A quelle secte, monsieur le marquis, appartiennent les pucés ? — Parbleu ! s'écria celui-ci, voilà qui est bien malin ! à la secte d'*Epicure*. »

La supériorité du marquis ne se démentit pas un seul instant pendant près de trente ans ; mais il avait trouvé un vaillant lutteur dans la personne du peintre Carle Vernet, qui maniait le calembour aussi bien que le pinceau. C'est avec ce peintre que M. de Bièvre se trouva un soir à souper chez le comte de Laurageais. « Messieurs, dit celui-ci, en s'adressant à ses convives, il y a 48 heures que je n'ai pas mangé et je me mets à table avec une faim canine. — Vous voulez dire une *faim de comte*, reprit à l'instant M. de Bièvre. — Allons donc, riposta Vernet, puisqu'il y a 48 heures que Monsieur n'a rien pris, c'est une faim (fin) de non-recevoir. » Tout le monde applaudit, excepté M. de Bièvre, bien entendu. Voulant reprendre l'avantage et frapper un grand coup, il montra à Vernet un énorme morceau de pain placé sur son assiette, en lui disant : « Voilà qui est bien peint (pain). — Cela, risposta dédaigneusement le peintre, ce n'est qu'une *croûte*. » Ce jeu de mots, qui renchérissait de nouveau sur le sien, impressionna vivement de Bièvre. Il se remit cependant. Quand on en fut au rôti, le chef de service apporta sur la table un magnifique lièvre, qui avait été criblé de grains de plomb. « Voilà, dit M. de Bièvre, un lièvre qui a été bien piqué. — Il n'y a rien là de surprenant, répliqua Vernet, c'est un effet de l'art (*lard*). » M. de Bièvre fut abasourdi ; il n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la fin du repas. De retour chez lui, cherchant à verser sa mauvaise humeur sur quelqu'un, il ne trouva au logis que sa servante.

« Inès, cria-t-il, apporte-moi le mémoire du mois. » A l'article lait, le marquis lit : *Laitière*, 30 fr. « Comment ! je dois 30 fr. à ma laitière ! — Eh ! pardine, riposta Inès, monsieur ignore donc qu'il n'y a rien qui *monte* comme le lait ? » Vaincu par sa servante ! c'était le coup de grâce. M. de Bièvre jura dès lors de ne plus faire un seul calembour.

Pour terminer, nous glanons quelques-uns des meilleurs calembours contenus dans un recueil que nous avons sous les yeux :

A l'époque de la Révolution, Pie VII ayant succédé à Pie VI, une dame d'esprit dit : La religion va de Pie en Pie (pis en pis).

Plusieurs personnes viennent de m'assurer que je suis trompé, disait un mari à sa femme. « Tue-les, mon ami, tue-les (tu l'es). »

Un moine, qui montait un jour en ballon, fit dire à un des assistants : « Voilà le seul religieux détaché des biens de la terre. »

Mlle Arnould disait en voyant jouer une actrice fort maigre : « Il n'est pas nécessaire d'aller à St-Cloud pour voir jouer les eaux (os). »

Un Anglais et un Français se battaient au pistolet. Le premier, au moment de tirer, n'étant pas encore bien décidé à se battre, dit : « *Parlementons!* — Soit, dit l'autre. » Et sa balle vint briser la *mâchoire inférieure* de son adversaire.

Un général prenait souvent la licence de battre sa femme. Son aide-de-camp dit à l'un de ses amis : « Je croyais servir sous un général, et point du tout, je suis aide-de-camp d'un tambour. — Que veux-tu dire, répliqua l'autre ? — Eh ! oui, tous les jours il bat la générale. »

Un jeune femme s'étant évanouie au théâtre, on la transporta dans le foyer. Un monsieur, qui se trouvait là, dit à haute voix : « Mais elle est fort jolie cette femme. — Oui, ajouta quelqu'un, mais voyez comme les femmes sont contrariantes ! il suffit qu'on la trouve bien pour qu'elle se trouve mal. »

Tout le monde a lu les aventures de *Robinson Crusôé* et de son fidèle *Vendredi*. Eh bien ! le roman de Daniel de Foé n'est pas purement imaginaire ; il a un fond de réalité. De Foé dut l'inspiration première de son œuvre à un matelot anglais, Alexandre Selkirk, qui fut déposé dans l'île de Juan-Fernandez en 1704, et y resta jusqu'en 1709. Au récit que Selkirk fit de ses aventures, l'auteur anglais ajouta, de son propre fonds, le récit des luttes, des combats, des souffrances d'un homme abandonné dans une île sauvage, livré à ses seules ressources et luttant avec courage contre les privations et la solitude.

L'île de Juan-Fernandez, située dans la latitude de Valparaiso (Chili), est presque déserte aujourd'hui ; elle est visitée par de nombreux curieux. Au